

## « Zola : le chiffre du texte » de Jacques Allard ou la critique éclectique

Patrick Imbert

Numéro 10, avril 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40289ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Imbert, P. (1978). « Zola : le chiffre du texte » de Jacques Allard ou la critique éclectique. *Lettres québécoises*, (10), 44–45.

# « Zola : le chiffre du texte »

de Jacques Allard  
ou la critique éclectique

Le moins que l'on puisse dire est que la description est à la mode, ces temps-ci, dans les études littéraires. On se souvient, sans aucun doute, de l'article de Claude Duchet (*Roman et objets : l'exemple de Madame Bovary, Europe*, sept., oct., nov., 1969), de celui de Philippe Hamon (*Qu'est-ce qu'une description, Poétique*, 12, 1972), ou du célèbre *Système de la mode* de Roland Barthes qui étudie, nous tenons à le rappeler, la mode écrite et surtout *décrite*. R. Barthes dégage, en effet, tout un système reposant sur des structures formelles simples, O.S.V. au niveau du signifiant, et des paradigmes de sèmes au niveau du signifié. Par la suite, il se consacre aux

tion contre les poncifs et les lieux communs à l'égard du passé que véhicule aujourd'hui une société pour qui la Création date de 1960 et la Rédemption, de 1976 ? Chose certaine, il démolit tout cela avec le plus grand naturel, sans partir en guerre, par le seul pouvoir d'un récit qui pratique au plus haut point la « politesse du langage » et le plaisir de la mémoire.

Je relirai certainement *La tentation du passé*, tout en souhaitant que Victor Barbeau y ajoute, imaginant un peu les anecdotes et les portraits savoureux que nous vaudraient ses souvenirs de l'Académie et de la Société des écrivains : de quoi faire frémir les Toupins de notre littérature. Quant à la véritable autobiographie de Paul Toupin, j'attendrai qu'elle se décante à la façon d'une anthologie pour recomposer l'oeuvre unique que chacun de ses livres depuis *Souvenirs pour demain* alimente de quelques pages.

Jean-Louis Major

1. Paul Toupin, *De face et de profil*, Pierre Tisseyre, 1977, 105 p.
2. Victor Barbeau, *La tentation du passé*, La Presse, 1977, 179 p.

connotations et mesure l'écart de signification en prenant pour base ces invariants. C'est un peu de cette manière que nous avons, nous-même, travaillé pour l'étude de la description balzacienne (Sous presse : P. Imbert, *Sémiotique de la description balzacienne*).

Toutefois, ce n'est pas de cette façon que Jacques Allard a procédé dans son très intéressant ouvrage sur les lieux, ou la « toposémie » dans *l'Assomoir*. Jacques Allard, beaucoup plus que de produire un ouvrage de sémiotique, dégageant les catégories formelles de la description et les mettant en rapport avec une structure du récit établie, elle-même, à partir d'une mise à jour des fonctions et des actants, s'engage, en fait, dans la voie d'une critique « éclectique » où Bachelard, Genette et J.P. Richard tiennent une grande place. Il n'est d'ailleurs nullement question de lui reprocher cet éclectisme, bien au contraire, surtout si l'on se rend compte que son ouvrage propose une lecture des lieux, des descriptions, qui est fouillée, riche, précise et qui mène à des conclusions pertinentes. On ne doit donc pas juger cette étude d'un point de vue strictement sémiotique, contrairement à ce que tendrait à faire croire le résumé au dos de la couverture. L'obédience est toute autre, et se situe, par exemple, au niveau de la mise à jour de l'obsession zolienne de *la triade* et de la corrélation de celle-ci avec *le trou*, avec le système lacunaire de *l'Assomoir*. *Zola : le chiffre du texte* doit donc être jugé selon des critères qui s'accordent à sa cohérence interne et il ne peut être question de reprocher, par exemple, (comme le feraient, sans doute, certains lecteurs) de ne pas avoir tenté une analyse formelle et paradigmatique du système de la description en tant que telle !

Jacques Allard, au contraire,

prend l'initiative inverse (et complémentaire) qui est justement d'établir les rapports entre les noyaux paradigmatiques que sont les descriptions, et le déroulement syntagmatique de la narrativité. Ainsi, l'intuition de départ, déjà établie par Roland Barthes dans *Par où commencer. (Poétique*, 1, 1970) est justifiée dans l'affirmation que du « lieu initial au lieu terminal, se sont produites des transformations marquées dans la chaîne intermédiaire des logements de Gervaise. » (p. 9). À partir de cette intuition, donc, Jacques Allard va se livrer à une lecture symbolique et thématique de la chambre de l'hôtel Boncoeur et dégager des paradigmes oppositionnels, notamment le couple *intérieur/extérieur* qui se précise dans les oppositions *dedans/privé, dehors/public, ouverture/fermeture, absence/présence*, elles mêmes reliées au thème essentiel du *trou*. On note d'ailleurs qu'au départ, l'ouverture, le dehors et l'absence prédominent. Immédiatement après avoir dégagé ces éléments du système lacunaire « embrayeurs d'un niveau de discours » (p. 26), Jacques Allard nous conduit à la toute fin de *l'Assomoir*, à la niche, c'est-à-dire au cercueil de Gervaise et il se demande si « ce système lacunaire constitue toujours, en fin de course narrative un élément fondateur du texte » (p. 26). La réponse est positive en ce sens que certains termes opposés des couples mentionnés prédominent maintenant. Gervaise, par exemple, « est passée du *dehors* à l'ultime *dedans* de la niche. De plus le croque-mort « témoigne de ce que ce lieu déjà vu comme étant celui de la *fermeture* . . . devient aussi celui de la *présence* de l'absence. » (p. 34). Ainsi est vérifiée par une analyse détaillée, documentée et minutieuse le passage d'une isotopie à une autre, grâce à la médiation d'un discours qui résoud



les contradictions.

Une transformation se produit donc, qui se joue au fil des lieux occupés par Gervaise. Dès lors, Jacques Allard se consacre à l'étude du lieu suivant, celui de la petite maison où se combinent le thème du trou et le nombre trois, ce qui manifeste « le point médian des transformations sémantico-narratives » (p. 39). L'on doit dire que l'auteur démontre l'omniprésence de la triade avec beaucoup de maestria. Elle se dévoile, non seulement au niveau thématique, mais aussi au niveau du partage spatio-temporel du lieu et de la narration : « le nombre trois n'est pas qu'un principe de configuration descriptive, il est aussi principe de structuration narrative ». (p. 56). Force schémas, notamment ceux des pages 53 et 59 permettent de dégager cette omniprésence du chiffre trois, du *Chiffre du texte*. D'aucuns s'étonneront peut-être que l'étude de la narration se fasse à ce niveau et que l'on n'ait pas recours à des procédures de réductions telles que les exposent par exemple, W.O. Hendricks (*Methodology of Narrative Structural Analysis, Semiotica*, VII, 1973, 2) qui mèneraient, finalement, à l'établissement d'un énoncé normalisé, à partir duquel une analyse des fonctions et un classement actantiel pourraient être effectués. Toutefois, l'on peut répondre à cela que cet ouvrage ne situe pas essentiellement l'analyse à ce niveau. Il manifeste bien plutôt une volonté de dégager des éléments thématiques et symboliques connotés, tirés à la fois des paradigmes descriptifs et des syntagmes narratifs. On aboutit, en effet, ici, à la conclusion suivante que ne renieraient ni J.P. Richard, ni le Barthes de *S/Z*, ni fort probablement Mauryon : « Le récit peut jouer à sa guise du nombre pivot et exploiter le double sens du trou. Le jeu de la combinaison *trou-trois*, structure peut-être toute la thématique et le récit de la déchéance annoncé par l'auteur dans sa préface. » (p. 67).

On arrive alors à l'étude du lieu central, la boutique, et du leurre temporaire (la fête) ; on note que l'on s'achemine dès lors sensiblement vers la transformation finale où les termes *présence*, *dedans* et *fermeture* se modifieront. On assiste donc (et

## ZOLA le chiffre du texte



presses universitaires de Grenoble  
un pressis de l'université du quatorze

l'étude du découpage en chapitres, ainsi que du modèle constitutionnel le confirme) a un trajet logique qui « va d'un manque initial (la chambre d'hôtel) à un manque terminal (la niche) en passant par un redressement sursitaire (petite maison, boutique, chambre du sixième). *Zola : le chiffre du texte* a donc le grand mérite de souligner les liens entre les divers éléments qui constituent la texture de l'oeuvre : « La thématique ne se détache pas de la syntagmatique narrative : de part leur statut de « trous » (nid/gouffre) et leur articulation diégétique, les cinq logements organisent l'espace narratif (stratégique) de la chute et le triomphe du *dehors* sur le *dedans* (p. 140).

Finalement, l'analyse de la grammaire narrative superficielle (chapitre IV) est complétée par l'établissement des éléments d'une grammaire fondamentale plus abstraite liée à la catégorie sémique *ouverture/fermeture*. Cette grammaire est schématisée sous la forme du carré sémiotique de Greimas. Toutefois, à partir de ce carré sémiotique greimassien, on peut se poser quelques questions, ainsi que d'ailleurs, au sujet de l'utilisation du mot actant (« ... en soulignant à quel point ce sont les actants (et au premier chef Gervaise) qui se trouvent ») (p. 124). On a l'impression que, dans tout l'ouvrage, le terme actant est synonyme d'acteur ou de personnage. Or, comme le dit Greimas dans *Sémantique structurale* (p. 175) « les actants ... sont des classes d'ac-

teurs » (voir aussi A.J. Greimas, *Les actants, les acteurs et les figures*, dans *Sémiotique narrative et textuelle* Paris, Larousse, 1973, 222 p.). De plus, le carré sémiotique, tel qu'il est représenté à la page 145 est erroné puisque *non S1* et *non S2* doivent être intervertis, ainsi qu'on peut le vérifier dans *Du Sens* (p. 160). Il est dommage, aussi, que certaines références bibliographiques soient fantaisistes, en particulier au sujet de Greimas. On remarque p. 4 (en note) ainsi que p. 160, que l'ouvrage de Greimas a pour titre *Sémantique générale* (sic) alors qu'il s'agit de *Sémantique structurale*. On retient p. 144 (note 31) que le chapitre tiré de *Du sens* de Greimas, et qui concerne le carré sémiotique, est intitulé *Éléments d'une grammaire générative* (sic) alors que le titre exact est *Éléments d'une grammaire narrative*. On note aussi que le célèbre numéro huit de *Communications* est inscrit sous le nom de Pierre Kaufmann alors qu'il s'agit d'un recueil collectif où P. Kaufmann n'a rien à voir. On se demande alors vraiment comment des lecteurs ont pu laisser passer des erreurs aussi flagrantes. Ceci est évidemment dommage car l'ouvrage, dans son ensemble, apporte beaucoup d'éléments intéressants, notamment au niveau du problème particulier qu'est celui des liens entre « la toposémie » et les structures narratives » (p. 151).

Reprenons donc le vœu de Jacques Allard qui souhaite aboutir à une étude de toute l'écriture naturaliste ou réaliste et espérons qu'une certaine tolérance et un certain éclectisme positif prévaudront dans ce domaine de recherche. On sait qu'en ce qui concerne les méthodes critiques, en particulier, la porte est ouverte à tous les rapprochements comme aux sectarismes les plus outranciers. Sachons donc accepter les approches diverses utilisées par les chercheurs, qu'elles portent sur le signifiant ou le signifié, le syntagme, le paradigme ou le lien entre ceux-ci, car ce sont ces recherches différentes et complémentaires qui permettront, certes, d'établir les coordonnées multiples de la description, de la « toposémie » et de l'écriture réaliste ou naturaliste.

Patrick Imbert.